Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 21 (1992)

Artikel: Le manteau d'Antisthène : notes sur "La Chute" de Camus

Autor: Busset, Jean-Luc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-260941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MANTEAU D'ANTISTHÈNE

Notes sur *La Chute* de Camus

Dans les pages qui vont suivre, nous nous proposons, en nous plaçant sur le terrain de l'érudition, d'apporter une contribution à l'étude de *La Chute* et de frayer la voie à l'édition savante que cette œuvre nous paraît réclamer impérieusement.

Au cours de ce travail, nous userons, pour renvoyer aux écrits d'Albert Camus, des abréviations suivantes:

I *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1981. Le texte de *La Chute* occupe les pages 1475 à 1551 (cette pagination n'est pas la même que celle de l'édition de 1962).

II *Essais*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1981 (réimpression de l'édition de 1965).

C1 *Carnets I*, 1935-1942, Paris, Gallimard, 1962.

C2 *Carnets II*, 1942-1951, Paris, Gallimard, 1964.

C3 *Carnets III*, 1951-1959, Paris, Gallimard, 1989.

La Chute *et ses liens avec d'autres textes de Camus*

La parution, longtemps différée, des *Carnets III* ouvre des perspectives intéressantes à l'étude de *La Chute*. Est-ce à dire qu'on avait épuisé ce qu'il était possible de tirer des *Carnets I* et *II*? Tant s'en faut. Les rapprochements qui suivent ont échappé à l'attention de Roger Quilliot[1], de Roger Grenier[2] et de Pierre-Georges Castex[3].

Clamence expose à son auditeur qu'il se gardait bien autrefois de rappeler la date de son anniversaire à son entourage:

> [...] je désirais être oublié afin de pouvoir m'en plaindre à moi-même. [...] Ma solitude bien démontrée, je pouvais alors m'abandonner aux charmes d'une virile tristesse. (I, p. 1519)

Camus renoue ainsi avec un thème ancien:

> Important aussi le thème de la comédie. Ce qui nous sauve de nos pires douleurs, c'est ce sentiment d'être abandonné et seul, mais pas assez seul cependant pour que «les autres» ne nous «considèrent» pas dans notre malheur. C'est dans ce sens que nos minutes de bonheur sont parfois celles où le sentiment de notre abandon nous gonfle et nous soulève dans une tristesse sans fin. Dans ce sens aussi que le bonheur souvent n'est que le sentiment apitoyé de notre malheur. (C1, p. 19)[4]

> Les gens croient toujours qu'on se suicide pour une raison. Mais on peut très bien se suicider pour *deux* raisons. (C2, p. 143)

De même Clamence:

> Ah! cher ami, que les hommes sont pauvres en invention. Ils croient toujours qu'on se suicide pour une raison. Mais on peut très bien se suicider pour deux raisons. (I, p. 1514)

> Petit fait: on croit souvent «m'avoir rencontré». (C2, p. 232)

Et Clamence:

> Souvent, par exemple, on croyait m'avoir déjà rencontré. (I, p. 1490)

> L'avion comme un des éléments de la négation et de l'abstraction modernes. Il n'y a plus de nature; la gorge profonde, le vrai relief, le torrent infranchissable, tout disparaît. Il reste *une épure* — un plan.
>
> [...]
>
> La polémique — comme élément de l'abstraction. Chaque fois que l'on a décidé de considérer un homme comme ennemi, on le rend abstrait. On l'éloigne. On ne veut plus savoir qu'il a un rire éclatant. Il est devenu une *silhouette*. (C2, p. 232)

Ce texte, que Camus a utilisé en 1948 (II, pp. 401-402), est révélateur de la valeur qu'il faut donner au mot silhouette dans ce passage de *La Chute*:

> Paris est un vrai trompe-l'œil, un superbe décor habité par quatre millions de silhouettes. (I, p. 1478)

> L'anarchiste tolstoïen en temps d'occupation. Il a écrit sur sa porte: «D'où que vous veniez, vous êtes les bienvenus.» Ce sont les miliciens qui entrent. (C2, p. 236)

Voici le passage correspondant de *La Chute*:

> J'ai connu un cœur pur qui refusait la méfiance. [...] Eh bien, pendant les dernières guerres de religion, en Europe, il s'était retiré à la campagne. Il avait écrit sur le seuil de sa maison: «D'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus.» Qui, selon vous, répondit à cette belle invitation? Des miliciens, qui entrèrent comme chez eux et l'étripèrent. (I, p. 1481)

Camus rédige quatre articles d'un dictionnaire de sa façon. Voici le troisième:

> *Hist.*: 80% des auteurs du XXe siècle si seulement ils pouvaient ne pas signer écriraient et salueraient le nom de Dieu. (C2, p. 237)

Et voici Clamence citant un «militant libre penseur»:

> A l'en croire, quatre-vingts pour cent de nos écrivains, si seulement ils pouvaient ne pas signer, écriraient et salueraient le nom de Dieu. (I, p. 1544)

> Athée quand il était irréprochable, il se convertit devenant adultère. (C2, p. 301)

Ce trait, lui aussi, s'est incorporé à *La Chute*:

> Quoi d'étonnant à ce que les esprits soient troublés et qu'un de mes amis, athée lorsqu'il était un mari irréprochable, se soit converti en devenant adultère! (I, p. 1545)

> L'ami de Vivet[5] qui s'était arrêté de fumer, se remet à fumer, apprenant que la bombe H vient d'être découverte. (C2, p. 314)

On retrouve cette anecdote dans *La Chute*:

> Je comprenais mieux cet ami qui s'était mis en tête de ne plus fumer et, à force de volonté, y avait réussi. Un matin, il ouvrit le journal, lut que la première bombe H avait explosé, s'instruisit de ses admirables effets et entra sans délai dans un bureau de tabac. (I, p. 1520)

Ici se pose un problème de dates. La rédaction de *La Chute* est postérieure à l'explosion de la première bombe thermonu-

cléaire, le 1er novembre 1952[6]. Mais la note des *Carnets II* est datée du mois de mars 1950: elle est donc antérieure à cette explosion. Nous trouverons l'explication de ce décalage chez Simone de Beauvoir:

> On commença à parler d'une arme beaucoup plus puissante, dont en janvier 50 Truman ordonna la fabrication, la bombe H. On en décrivit en long et en large les effets; *Match* indiqua complaisamment, sur une photographie, ce qui arriverait si elle tombait sur Paris: 80 km² anéantis. La peur qu'elle suscita devint cosmique [...] Les journaux entretenaient cette panique[7].

Voici maintenant des rapprochements avec des textes autres que les *Carnets*.

La Mort heureuse comporte le passage suivant:

> Celui-ci [Meursault] connaissait déjà très bien le patron de l'hôtel, ancien ténor qui chantait à son comptoir et, entre deux mugissements de *La Tosca*, promettait une peignée à sa femme[8].

Or, il est question, dans *La Chute*, d'une concierge qui, un mois après la mort de son mari, s'était collée

> avec un faraud à belle voix. Il la cognait, on entendait des cris affreux, et tout de suite après, il ouvrait la fenêtre et poussait sa romance préférée: «Femmes, que vous êtes jolies!» (I, p. 1494)

Le 28 mars 1946, Camus donne à Columbia University une conférence dont le texte, légèrement modifié, a été traduit en anglais et publié sous le titre *The Human Crisis*. Camus y rapporte ce qui suit:

> In Greece, after an action by the underground forces, a German officer is preparing to shoot three brothers he has taken as hostages. The old mother of the three begs for mercy and he consents to spare one of her sons, but on the condition that she herself designate which one. When she is unable to decide, the soldiers get ready to fire. At last she chooses the eldest, because he has a family dependent on him, but by the same token she condemns the two other sons, as the German officer intends[9].

Cette histoire, Camus la reprend dans *L'Homme révolté*:

> Le cri pur de la maternité est lui-même tué, comme chez cette mère grecque qu'un officier força de choisir celui de ses trois fils qui serait fusillé. (II, p. 589)

Dans cette nouvelle version, non pas un, mais deux fils sont épargnés, le troisième est fusillé.

La Chute propose une troisième version, avec de nouvelles altérations. Il n'est plus question que de deux fils en tout et pour tout et la Grèce n'est pas mentionnée.

> Savez-vous que dans mon petit village, au cours d'une action de représailles, un officier allemand a courtoisement prié une vieille femme de bien vouloir choisir celui de ses deux fils qui serait fusillé comme otage? Choisir, imaginez-vous cela? (I, p. 1481)

Un passage de *L'Homme révolté* évoque la destruction de Lidice par les nazis:

> Non seulement les maisons furent incendiées, les cent soixante-quatorze hommes du village fusillés, les deux cent trois femmes déportées et les cent trois enfants transférés pour être éduqués dans la religion du Führer, mais des équipes spéciales fournirent des mois de travail pour niveler le terrain à la dynamite, faire disparaître les pierres, combler l'étang du village, détourner enfin la route et la rivière. (II, p. 590)

On en rapprochera ces lignes de *La Chute*:

> Moi, j'habite le quartier juif, ou ce qui s'appelait ainsi jusqu'au moment où nos frères hitlériens y ont fait de la place. Quel lessivage! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience! (I, p. 1481)

Voici un extrait d'une lettre de Camus à Jean Grenier (25 février 1951):

> La mort de Gide m'a ému. Et puis vous savez cela, ces grands morts, on commence par les pleurer et on finit par se pleurer[10].

Cette lettre anticipe sur une page de *La Chute* qui traite de l'hommage rendu aux maîtres qui viennent de nous quitter et qui se termine ainsi:

> Non, c'est le mort frais que nous aimons chez nos amis, le mort douloureux, notre émotion, nous-mêmes enfin. (I, p. 1492)

On lit dans *La Mer au plus près*:

> Chaque cri que nous poussons se perd, s'envole dans des espaces sans limites. Mais ce cri, porté jour après jour par les vents, abordera enfin à l'un des bouts aplatis de la terre et retentira longuement contre les parois glacées, jusqu'à ce qu'un homme, quelque part, perdu dans sa coquille de neige, l'entende et, content, veuille sourire. (II, p. 883)

La comparaison s'impose avec ce passage de *La Chute*:

> Je compris alors, sans révolte, comme on se résigne à une idée dont on connaît depuis longtemps la vérité, que ce cri qui, des années auparavant, avait retenti sur la Seine, derrière moi, n'avait pas cessé, porté par le fleuve vers les eaux de la Manche, de cheminer dans le monde, à travers l'étendue illimitée de l'océan, et qu'il m'y avait attendu jusqu'à ce jour où je l'avais rencontré. (I, p. 1531)

La Mer au plus près évoque également un voyage en avion (il faut se rappeler que Camus était sujet, en avion, à des crises d'étouffement et de panique claustrophobique[11]):

> Je mourais alors dans ma cellule métallique, je rêvais de carnages, d'orgies. Sans espace, point d'innocence ni de liberté! (II, p. 884)

Clamence s'exprime en termes très proches de cette dernière phrase pour décrire le malconfort:

> Tous les jours, par l'immuable contrainte qui ankylosait son corps, le condamné apprenait qu'il était coupable et que l'innocence consiste à s'étirer joyeusement. (I, p. 1531)

Au début de son adaptation des *Possédés*, Camus place dans la bouche du Narrateur cette phrase de son cru (rien de tel ne figure dans le roman de Dostoïevski):

> Mais on ne peut pas à la fois aimer sa femme et la justice. (I, p. 928)[12]

De son côté, Clamence confie à son auditeur:

> [...] j'arrivais à aimer en même temps, ce qui n'est guère facile, les femmes et la justice [...] (I, p. 1489)

Citations, allusions, sources diverses

Examinant les «jeux culturels qui émaillent le texte de *La Chute*», François Zumbiehl cite à propos du début de *La Chute*: «[...] il se hâte, avec une sage lenteur» (I, p. 1477) le précepte «Hâte-toi lentement», qu'il attribue à Horace[13]. Or, c'est chez Suétone (*Auguste*, 25) qu'on le trouve. Cet autre passage: «Sur l'innocence morte, les juges pullulent [...]» (I, p. 1535) inspire à Zumbiehl ce commentaire: «Tous les lycéens de France connaissent le célèbre vers contre un mauvais successeur de Racine: 'Et sur Racine mort, le Campistron pullule'»[14]. Ce vers, dont Zumbiehl n'indique pas l'origine et qu'il cite inexactement, est le vers 118 de la *Réponse à un acte d'accusation* (V. Hugo, *Les Contemplations*, I, 7):

> *Sur le Racine mort, le Campistron pullule!*

Ces rectifications étant faites, le champ est libre pour l'examen d'un certain nombre de points.

Les *Carnets* font état d'une lecture de l'ouvrage d'Alfred Adler, *Connaissance de l'homme* (C3, pp. 150-151). Un chapitre assez long traite de la vanité. On peut y lire:

> On raconte que Socrate, voyant un jour un certain orateur monter à la tribune en vêtements déchirés, lui aurait crié: «Jeune Athénien, la vanité transpire par tous tes pores»[15].

On aura reconnu la première épigraphe de *La Chute*, à laquelle devait succéder une seconde, empruntée à Lermontov (I, p. 2015).

En fait, le traducteur d'Adler commet un contresens: ce qu'il traduit par *pores*, ce sont proprement les *trous* (des vêtements). Le texte original ne laisse pas de doute à ce sujet:

> Jüngling von Athen, dir schaut die Eitelkeit bei allen Löchern heraus[16].

Adler fait allusion à une anecdote rapportée à deux reprises par Diogène Laërce à propos d'Antisthène, le fondateur de l'école cynique. On lit dans le chapitre consacré à Socrate (livre II):

> Antisthène montra le pan de son manteau tout déchiré. «Je vois ta vanité par les trous», lui dit-il[17].

Tatiana Tolstoï, qui compte parmi les enfants de Léon Tolstoï, note dans son *Journal* le 22 mai 1891:

> Aujourd'hui à dîner, papa et Lev reconnaissaient que le premier sentiment qu'on éprouve, quand un pèlerin s'approche de votre maison, est désagréable [...][18].

D'où ce passage de *La Chute*:

> Un grand chrétien de mes amis reconnaissait que le premier sentiment qu'on éprouve à voir un mendiant approcher de sa maison est désagréable. (I, p. 1486; cf. C3, p. 75)

Parlant de la période où il régnait, «dans une lumière édénique», Clamence a cette formule:

> A toute heure du jour, en moi-même et parmi les autres, je grimpais sur la hauteur, j'y allumais des feux apparents, et une joyeuse salutation s'élevait vers moi. (I, p. 1488)

Or, Camus avait inscrit dans ses *Carnets* ceci, qu'il devait reprendre dans les *Discours de Suède* (II, p. 1095):

> On dit que Nietzsche, après sa rupture avec Lou, entré dans une solitude définitive, se promenait la nuit dans les montagnes qui dominent le golfe de Gênes et y allumait d'immenses feux qu'il regardait se consumer. (C3, p. 103)

La source de ce point de la biographie de Nietzsche se trouve dans deux lettres adressées de Ruta Ligure, l'une à Emily Fynn (2 octobre 1886), l'autre à Heinrich Köselitz (10 octobre 1886). Dans la seconde, Nietzsche écrit ce qui suit:

> Jamais je ne me suis autant prélassé, insulaire et oublieux de tout comme un véritable Robinson; souvent aussi, je fais flamber devant moi de grands feux. Voir la flamme pure et nerveuse s'élever, avec sa fumée d'un gris blanchâtre, vers le ciel sans nuage — la bruyère alentour et cette béatitude d'octobre qui sait cent différentes nuances de jaune — oh, cher ami, un tel bonheur d'arrière-saison serait quelque chose pour vous, autant et peut-être davantage encore que pour moi![19]

On notera que c'est de jour, et non de nuit, que Nietzsche allume ces feux. En revanche, c'est sous un ciel noir que Zara-

thoustra fait s'élever une flamme dans l'un des *Dithyrambes de Dionysos*, *Das Feuerzeichen*[29].

Dans une lettre du 22 décembre 1816 (3 janvier 1817) adressée de Saint-Pétersbourg au chevalier de Saint-Réal, Joseph de Maistre s'exprime ainsi:

> Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, je ne l'ai jamais été; mais celle d'un honnête homme est abominable[21].

Emile Dermenghem, que Camus cite dans une note de *L'Homme révolté* (II, p. 596), reproduit cette phrase en la remaniant:

> J'ignore ce que c'est que l'âme d'un coquin, mais je crois savoir ce que c'est que l'âme d'un honnête homme, et c'est à faire frémir[22].

C'est cette phrase remaniée que Camus transcrit dans ses *Carnets*. Il la fait suivre d'une formule de son cru:

> Ouvrez les prisons ou prouvez votre vertu. (C2, p. 328)

Inspirée par J. de Maistre, cette formule servira, dans *L'Homme révolté*, à commenter la position du marquis de Sade au sujet de la peine capitale:

> Il faut ouvrir les prisons ou faire la preuve, impossible, de sa vertu. (II, p. 451)

Quant à Clamence, il énonce, sarcastique:

> Si les souteneurs et les voleurs étaient toujours et partout condamnés, les honnêtes gens se croiraient tous et sans cesse innocents, cher monsieur. (I, p. 1496)

Un passage de *La Chute* traite de l'oubli des offenses:

> Vous avez remarqué qu'il y a des gens dont la religion consiste à pardonner toutes les offenses et qui les pardonnent en effet, mais ne les oublient jamais. Je n'étais pas d'assez bonne étoffe pour pardonner aux offenses, mais je finissais toujours par les oublier. Et tel qui se croyait détesté de moi n'en revenait pas de se voir salué avec un grand sourire. (I, p. 1501; cf. C3, p. 102)

On peut, ainsi que le fait P.-G. Castex[23], en rapprocher le début de *La Mer au plus près*:

> On me loue, je rêve un peu, on m'offense, je m'étonne à peine. Puis j'oublie et souris à qui m'outrage [...] (II, p. 879)

Il faut aussi mentionner qu'une œuvre que Camus connaissait bien, *La Généalogie de la morale*, contient le passage que voici:

> Ne pas pouvoir prendre longtemps au sérieux ses ennemis, ses malheurs et jusqu'à ses *méfaits* — c'est le signe caractéristique des natures fortes, qui se trouvent dans la plénitude de leur développement et qui possèdent une surabondance de force plastique, régénératrice et curative qui va jusqu'à faire oublier. (Un bon exemple dans ce genre, pris dans le monde moderne, c'est Mirabeau, qui n'avait pas la mémoire des insultes, des infamies que l'on commettait à son égard, et qui ne pouvait pas pardonner, uniquement parce qu'il — oubliait.)[24]

Clamence fait le récit de l'incident qui l'a mis aux prises avec un motocycliste. Frappé, humilié, Clamence brûle, après coup, d'inverser les rôles. D'où cette maxime:

> La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. Comme ce n'est pas aussi facile que peut le faire croire la lecture des romans spécialisés, on s'en remet généralement à la politique et l'on court au parti le plus cruel. (I, p. 1504)

Cette expression («l'on court au parti le plus cruel») tire son origine de l'histoire suivante, contée par Armand Salacrou:

> En 1943, une petite fille [...] déclarait: «Quand je serai grande, je m'inscrirai au parti le plus cruel.» Interrogée, elle expliqua: «Si mon parti est au pouvoir je n'aurai rien à craindre, et si c'est l'autre je souffrirai moins puisque ce sera le parti le moins cruel qui me torturera.»[25]

Jean Grenier, qui cite cette histoire entendue de la bouche de Camus, nous égare en l'attribuant à Anouilh, mais il nous éclaire sur le sens que lui prêtait Camus. On pourrait voir dans cette petite fille un modèle de roublardise. Camus, quant à lui, y voyait le symbole «de la faiblesse impressionnée par

la force»[26], ce que confirme l'avant-propos des *Chroniques algériennes*:

> [...] dans notre société internationale, il n'est de bonne morale que nucléaire. Le seul coupable est alors le vaincu. On comprend que beaucoup d'intellectuels en aient conclu que les valeurs et les mots n'avaient d'autre contenu que celui que la force leur donnait. Et certains passent ainsi, sans transition, des discours sur les principes d'honneur ou de fraternité à l'adoration du fait accompli ou du parti le plus cruel. (II, p. 898)

On lit dans *La Chute*:

> Bien entendu, le véritable amour est exceptionnel, deux ou trois par siècle à peu près. (I, p. 1505)

Or, voici ce qu'écrit Stendhal dans *De l'amour*:

> Un Français qui connaissait bien son pays (Meilhan) dit: «En France les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes.»[27]

Stendhal se réfère à une pensée de Sénac de Meilhan. La voici in extenso:

> L'amour est rare. C'est un feu sacré dont chacun dans sa vie a senti quelques étincelles, mais le vent le plus léger dissipe ces feux passagers dont on s'exagère la violence. Les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. On est occupé, intéressé, mais on n'est pas amoureux[28].

Selon La Rochefoucauld, le «véritable amour» est rare, moins cependant que la «véritable amitié»[29].

Le récit d'une aventure peu reluisante avec une femme fournit à Clamence l'occasion de cette réflexion:

> Du moins, me voyant agir avec les êtres, je ne pouvais me tromper sur la vérité de ma nature. Nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs, ai-je lu cela ou l'ai-je pensé, mon cher compatriote? (I, p. 1509)

La publication des *Carnets III* permet de ne pas laisser sans réponse la question posée par Clamence. Il s'agit d'une citation de *The Life of Samuel Johnson*, par Boswell (1791). Au

mois de juin 1784, Johnson a avec son ami le peintre Joshua Reynolds cette conversation, que nous rapporte Boswell:

> [...] Sir Joshua having also observed that the real character of a man was found out by his amusements, — Johnson added, 'Yes, Sir, no man is a hypocrite in his pleasures'[30].

Voici le même passage dans la traduction utilisée par Camus (cf. C3, pp. 109-110):

> Sir Josua Reynolds ayant remarqué que le véritable tempérament d'un homme était révélé par la façon dont il trouvait ses plaisirs, Johnson ajouta: «C'est exact, nul homme n'est un hypocrite quant à ses divertissements.»[31]

L'idée exprimée par le docteur Johnson était-elle nouvelle pour Camus? On peut penser qu'elle lui était familière, au contraire, et que c'est en raison même de cette familiarité que Camus en a été frappé. Dans un texte que Montherlant date de 1924, *Appareillage*, on lit ceci:

> On dit que, se livrer au plaisir, c'est s'étourdir. C'est tout le contraire. Le plaisir étant la seule vérité, c'est se livrer à autre chose qu'à lui, c'est se livrer à autre chose qu'à la vérité qui est s'étourdir[32].

D'autre part, Camus, voyageant à travers l'Algérie en avril 1939, passant par Tiaret et Trézel, note à propos de cette dernière localité:

> La rue des filles s'appelle «Rue de la Vérité». La passe est à trois francs. (C1, p. 150)[33]

On doit à Maurice Sachs cette formule que Camus consigne dans ses *Carnets*:

> On ne trahit bien que ceux qu'on aime[34]. (C3, p. 60)

Clamence s'en fait l'écho dans ce passage:

> Je criais ma loyauté et il n'est pas, je crois, un seul des êtres que j'aie aimés que, pour finir, je n'aie aussi trahi. (I, p. 1519)

Camus fait dire à Clamence:

> Je n'ai vraiment été sincère et enthousiaste qu'au temps où je faisais du sport, et, au régiment, quand je jouais dans les pièces que nous représentions pour notre plaisir. Il y avait dans les deux cas une règle du jeu, qui n'était pas sérieuse, et qu'on s'amusait à prendre pour telle. (I, p. 1520)

Or, voici comment Montherlant s'exprime au sujet de la «morale du sport»:

> [...] la juste mesure du peu d'importance réelle qu'ont les résultats, et cependant la conduite en tout comme s'ils étaient de la dernière importance (la vie comme une partie de football: on *convient* qu'il faut la prendre au sérieux) [...][35].

Ceci encore:

> Ceux qui ont pratiqué le sport en amateur connaissent bien cette sorte d'état, où l'on déploie une grande activité, tout en ne prenant pas au sérieux le but de cette activité. Car qu'est-ce que cela fait, après tout, dans le stade, de gagner ou de perdre?[36]

Cette citation des Evangiles:

> Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous! (I, p. 1521)

figure dans les *Carnets*, avec sa référence: Luc 6, 26 (C2, p. 42).

Un court passage met en scène Clamence, un mendiant et un patron de restaurant. Camus reprend à cette occasion une anecdote consignée dans ses *Carnets* à une date comprise entre septembre 1952 et le 15 février 1953 (C3, p. 66). Cette anecdote figure, parmi d'autres faits empruntés à l'actualité, dans le calendrier publié par Camus dans un périodique belge, *Démenti*, le 15 octobre 1953. La version publiée dans *Démenti* est citée par Lottman, dans sa monumentale biographie de Camus. La voici, d'après cet ouvrage:

> A une mendiante qui se montre importune, la patronne d'un restaurant, pour défendre ses mangeurs de langoustes, fait de doux reproches: «Mettez-vous donc, dit-elle, à la place de ces messieurs-dames.»[37]

Dans la version de *La Chute*, la dérision est plus accusée (la vie de Clamence est alors placée sous le signe de la «dérision

générale»). Si le canevas est identique, Clamence, client du restaurant, et le restaurateur chargent leurs rôles:

> Un jour où je mangeais de la langouste à la terrasse d'un restaurant et où un mendiant m'importunait, j'appelai le patron pour le chasser et j'applaudis à grand bruit le discours de ce justicier: «Vous gênez, disait-il. Mettez-vous à la place de ces messieurs-dames, à la fin!» (I, p. 1522)

Les *Carnets* portent la trace de la lecture d'un ouvrage sur Dostoïevski (C3, pp. 107-108). Ni l'auteur ni le titre ne sont spécifiés. Il s'agit du livre de Dominique Arban, *Dostoïevski «le coupable»*. On peut y lire:

> Cette haine de son père, avide, fructifiante, dont il nourrit en soi le sûr levain, s'est sans doute aggravée de la tendresse qu'enfant encore, il portait aux paysans de Darovoe; ceux que le docteur, son père, faisait fouetter, parfois à mort: l'un parce qu'il n'avait pas osé le saluer en le rencontrant sur la route; un autre parce qu'il avait osé le saluer[38].

D'où cette allusion dans *La Chute*:

> Je disais aussi, à qui voulait l'entendre, mon regret qu'il ne fût plus possible d'opérer comme un propriétaire russe dont j'admirais le caractère: il faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée. (I, p. 1522)

Voici un passage de l'ouvrage de Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*:

> La crainte de Dieu proprement dite est depuis longtemps ébranlée et la mode est à un «athéisme» plus ou moins conscient, reconnaissable extérieurement à un abandon général des exercices du culte. Mais on a reporté sur l'Homme tout ce qu'on a enlevé à Dieu, et la puissance de l'Humanité s'est accrue de tout ce que la piété a perdu en importance: l'Homme est le dieu d'aujourd'hui et la crainte de l'Homme a pris la place de l'ancienne crainte de Dieu.
>
> Mais comme l'Homme ne représente qu'un autre Etre suprême, l'Etre suprême n'a subi en somme qu'une simple métamorphose, et la crainte de l'Homme n'est qu'un aspect différent de la crainte de Dieu.
>
> Nos athées sont de pieuses gens[39].

Cette dernière phrase, Camus la cite dans *L'Homme révolté*:

> Nos athées, dit Stirner, sont vraiment de pieuses gens. (II, p. 473)

Et Clamence de faire chorus:

> Vous savez comme nos athées de bistrots sont de timides communiants. (I, p. 1523)

On lit dans Nietzsche:

> L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délassement du guerrier: tout le reste est folie[40].

D'où cette brève allusion de Clamence:

> C'est pourquoi la femme est la récompense, non du guerrier, mais du criminel. (I, p. 1526)

A propos du malconfort, Clamence fournit cette précision:

> Cette cellule se distinguait des autres par d'ingénieuses dimensions. Elle n'était pas assez haute pour qu'on s'y tînt debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. (I, p. 1531)

De fait, un tel cachot a bel et bien existé, si nous en croyons Victor Hugo:

> L'auteur de ce livre a vu, de ses yeux, à huit lieues de Bruxelles, c'est là du Moyen Age que tout le monde a sous la main, à l'abbaye de Villers, le trou des oubliettes au milieu du pré qui a été la cour du cloître, et, au bord de la Dyle, quatre cachots de pierre, moitié sous terre, moitié sous l'eau. C'étaient des *in-pace*. [...] Dans l'un des cachots, il y a un tronçon de carcan scellé au mur; dans un autre, on voit une espèce de boîte carrée faite de quatre lames de granit, trop courte pour qu'on s'y couche, trop basse pour qu'on s'y dresse[41].

Quant au terme de *malconfort*, on peut émettre l'hypothèse suivante: confort a pour antonyme inconfort. Camus forge un deuxième antonyme, malconfort, par analogie avec commode et habile qui ont pour antonymes incommode et malcommode, inhabile et malhabile.

Le passage sur le malconfort comporte en outre ceci:

> Improbable, hautement improbable! Ou sinon mon raisonnement se casserait le nez. (I, p. 1531)

On aura reconnu une réplique de Dom Juan à Sganarelle:

> Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé[42].

On lit dans les *Carnets*:

> Le vieux mendiant à Eleanor Clark: «Ce n'est pas qu'on est mauvais homme, mais on perd la lumière.» (C2, pp. 217-218)

Il existe une femme de lettres du nom d'Eleanor Clark, auteur de *The Bitter Box* (New York, 1946). S'agit-il de la même personne? Toujours est-il que les paroles initialement adressées à E. Clark s'adressent à Clamence dans la dernière partie de sa confession:

> Je suis comme ce vieux mendiant qui ne voulait pas lâcher ma main, un jour, à la terrasse d'un café: «Ah! monsieur, disait-il, ce n'est pas qu'on soit mauvais homme, mais on perd la lumière.» (I, p. 1550)

Les points qu'il nous reste à traiter requièrent un développement plus ample que ce qui précède.

Parmi les réflexions dont Clamence gratifie son auditeur, relevons celle-ci:

> Si j'avais pu me suicider et voir ensuite leur tête, alors, oui, le jeu en valait la chandelle. [...] Mais vous vous tuez et qu'importe qu'ils vous croient ou non: vous n'êtes pas là pour recueillir leur étonnement et leur contrition, d'ailleurs fugace, pour assister enfin, selon le rêve de chaque homme, à vos propres funérailles. (I, p. 1513)

Après la parution de *La Chute* en mai 1956, Camus, qui projette une pièce sur Don Juan (un Don Juan mâtiné de Faust), note dans ses *Carnets*:

> Scène où Don Juan assiste à son enterrement. (C3, p. 198)

Miguel Manara, que Mérimée identifie à Don Juan dans *Les Ames du purgatoire*, assiste effectivement à son enterrement[43].

Les éditeurs de Mérimée indiquent ce qui suit:

> L'idée de l'homme qui assiste à ses propres obsèques se trouve dans une pièce de Lope de Vega, *El vaso de elección*, où il avait pu la noter[44].

En fait, la vie de Miguel Manara comporte un épisode que Mérimée n'a eu qu'à développer[45].

Cependant, au dire de Clamence, chaque homme *souhaiterait* assister à ses propres funérailles. Or, le Don Juan de Mérimée, terrifié par ce spectacle qui déterminera sa conversion, perd connaissance. Il nous faut donc chercher ailleurs.

Montherlant a fait figurer dans *Service inutile* un texte, *Ecrit à Yuste*, scindé en deux parties. La première, «La grande tentation», évoque la retraite de Charles-Quint au monastère de Yuste, après son abdication, et les «funérailles qu'il fit célébrer de son vivant». Montherlant cite le nom de Voltaire, qui rapporte la chose dans l'*Essai sur les mœurs* (chapitre 126). Mais c'est à Robertson, auteur d'une biographie réputée de Charles-Quint (1769), que nous emprunterons les détails que voici:

> Il résolut de célébrer ses propres obsèques avant sa mort. En conséquence il se fit élever un tombeau dans la chapelle du couvent; ses domestiques y allèrent en procession funéraire, tenant des cierges noirs dans leurs mains; et lui-même il suivait enveloppé d'un linceul. On l'étendit dans un cercueil avec beaucoup de solennité; on chanta l'office des morts; Charles joignait sa voix aux prières qu'on récitait pour le repos de son âme, et mêlait ses larmes avec celles que répandaient les assistants, comme s'ils avaient célébré de véritables funérailles. On termina la cérémonie en jetant, suivant l'usage, de l'eau bénite sur le cercueil, et tout le monde s'étant retiré, les portes de la chapelle furent fermées. Charles sortit alors du cercueil et retourna dans son appartement, plein des idées lugubres qu'une telle solennité ne pouvait manquer d'inspirer[46].

Ce service funèbre fut célébré le 31 août 1558[47], soit trois semaines avant la mort de l'ex-empereur, le 21 septembre.

Clamence s'efforce de vivre un grand amour avec «une charmante ahurie». Son amour-propre lui rend la tâche difficile.

> Je multipliai les promesses. Je contractai des amours simultanées, comme j'avais eu, en d'autres temps, des liaisons multiples. (I, p. 1527)

On sait que Camus projetait une pièce sur Julie de Lespinasse, restée fameuse par la double passion qu'elle éprouvait pour le marquis de Mora et le comte de Guibert. Selon Lottman, qui se fonde sur le témoignage de Catherine Sellers, Camus aurait puisé cet intérêt pour le double amour «dans l'œuvre et la vie d'Eugène Dabit»[48].

De l'aveu même de Dabit, son œuvre (d'inspiration populiste) n'a pas l'amour pour sujet[49]. En revanche, il est exact qu'il y avait deux femmes dans sa vie, Biche et Véra (on peut consulter le *Journal* de Gide, 6 septembre 1936).

Une note du *Mythe de Sisyphe* nous fera accomplir un pas de plus:

> Remarque curieuse et pénétrante de Gide: Presque tous les héros de Dostoïevski sont polygames. (II, p. 187)

Voici le passage auquel se réfère cette note:

> Et constatons d'abord que presque tous les personnages de Dostoïevski sont polygames; c'est-à-dire, et sans doute comme une satisfaction accordée à la complexité de leur nature, que presque tous sont capables simultanément de plusieurs amours[50].

L'exemple que propose ensuite Gide est celui du prince Mychkine, partagé entre son amour pour Aglaé Epantchine et celui qu'il éprouve pour Nastassia Philippovna.

Ce sujet présentait sans doute un intérêt particulier pour Camus puisqu'il relève, dans le *Journal de la comtesse Tolstoï*, un passage relatif au double amour (C3, p. 27). Après une lecture du roman de Paul Bourget, *Un cœur de femme* (1890), Sophie Tolstoï note ce qui suit:

> Le roman[51] de Bourget m'a empoignée parce que j'y ai trouvé les idées et les sentiments dont j'eusse moi-même été capable. [...] Je sais que ce double amour est possible et jusqu'à quel point il l'est. L'analyse en est véridique. Pourquoi un amour en devrait-il nécessairement exclure un autre?[52]

En 1955 paraissent les *Œuvres complètes* de Roger Martin du Gard, préfacées par Camus[53]. Le premier tome s'ouvre sur les

Souvenirs autobiographiques et littéraires, où Martin du Gard écrit ceci:

> *La Sorellina* est la «nouvelle» qui donne son titre à la cinquième partie des *Thibault*. Jacques est censé l'avoir écrite, en exil, d'après des souvenirs personnels et secrets, pour se délivrer de ses obsessions. La lecture de ces pages, publiées sous un pseudonyme transparent dans une revue étrangère, met Antoine sur la piste de son frère, disparu depuis trois ans; il découvre en même temps le «double amour» qui avait décidé Jacques à fuir Jenny et Gise, et à s'expatrier loin des siens[54].

Sur l'exemplaire de la revue que lit Antoine, Jacques a inscrit cette dédicace, que ne désavouerait pas Clamence-Janus:

> Ne m'avez-vous pas dit, ce fameux soir de novembre: «Tout est soumis à l'action de deux pôles. La vérité est toujours à double face»?
>
> L'amour aussi, quelquefois[55].

Enfin, Camus cite dans ses *Carnets* ce passage du *Discours sur les passions de l'amour*:

> L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit[56]. (C3, p. 66)

Or, la phrase qui, dans *La Chute*, suit celle sur les «amours simultanées» sonne comme une condamnation:

> J'accumulai alors plus de malheurs, pour les autres, qu'au temps de ma belle indifférence. (I, p. 1527)[57]

A quels tableaux ce passage de *La Chute* fait-il allusion:

> Vous êtes comme tout le monde, vous prenez ces braves gens pour une tribu de syndics et de marchands, comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle, et dont le seul lyrisme consiste à prendre parfois, couverts de larges chapeaux, des leçons d'anatomie? (I, p. 1482)

Le nom de Rembrandt, à qui l'on doit *Les Syndics des drapiers* (1662) et *La Leçon d'anatomie du professeur Tulp* (1632), vient assez naturellement à l'esprit. Toutefois, il s'est produit une confusion: les larges chapeaux, ce sont les syndics qui les portent; les élèves de Tulp, eux, sont nu-tête. Quant au tableau qu'évoquent ces mots:

> [...] comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle [...]

il pourrait s'agir du *Banquier et sa femme* de Quentin Metsys (1514): le banquier vérifie le poids de pièces d'or au moyen d'une balance; sa femme l'observe, en tournant les pages d'un livre de piété[58].

A propos des *Juges intègres*, P.-G. Castex observe ce qui suit:

> Jadis, Camus s'est initié aux œuvres d'Anatole France, l'écrivain préféré du boucher Acault, son oncle. Or il existe une nouvelle d'Anatole France, écrite au lendemain de l'affaire Dreyfus, intitulée *Les Juges intègres*[59].

Voici ce qu'on lit au commencement de cette nouvelle, qui fait partie du recueil *Crainquebille, Putois, Riquet, et plusieurs autres récits profitables* (1904):

> Un dimanche, je vis deux juges intègres dans un tableau de Mabuse, au musée. Je veux dire que ce sont des juges ambulants, qui cheminent au petit trot de leur bidet.

L'auteur poursuit en faisant dialoguer les juges, puis leurs chevaux. On voit que la valeur de ce rapprochement est très limitée.

Une note des *Carnets* évoque le vol, dans la nuit du 10 au 11 avril 1934, des *Juges intègres*, mais cette note est postérieure à la parution de *La Chute* (C3, p. 189).

Il existe un texte de Claudel sur *L'Agneau mystique*. Ce texte a d'abord paru dans un périodique suisse, *Formes et Couleurs*, en 1946[60]. Il a ensuite été repris dans *Accompagnements*, en 1949[61]. Claudel y évoque «la dispersion aux quatre coins de l'Europe» des éléments du retable, après la Révolution française.

> Il ne fallut rien de moins que la première guerre mondiale et l'article 246 du traité de Versailles pour reconstituer l'intégrité de ce porche monumental, dressé par les frères sublimes, au seuil de cinq siècles de peinture.
>
> Ce ne fut pas pour longtemps. A peine repris aux Boches, le chef-d'œuvre fut victime de l'agression restée mystérieuse et jusqu'ici irréparée d'un écornifleur. Je renvoie à ce sujet au livre charmant qu'a publié M. Louis Piérard (*On a volé l'Agneau mystique*, la Renaissance du livre, Bruxelles). Un ancien sacristain de

> Saint-Bavon, Door, devenu agent de change, et pressé par l'échéance, s'introduisit dans la chapelle, dévisse l'un des panneaux... et l'on doit bien avouer qu'il réussit à en faire argent puisqu'il réussit lui-même à éviter l'huissier. Puis, sur son lit de mort, il révéla à son confesseur le larcin. Le panneau, dit-il, est à la consigne de la gare de Bruxelles. En effet, mais, scié dans le sens de la longueur, travail fort délicat et qui exige la main d'un spécialiste, il ne restitua à la police que l'effigie de saint Jean à l'avers de la feuille de bois. Les *Juges intègres* n'ont pas été retrouvés. C'est une copie ancienne, œuvre du peintre Coxcie[62], aujourd'hui qui les remplace.

Telle est la pièce que, pour clore ce travail, nous versons au dossier que P.-G. Castex avait commencé de constituer.

Jean-Luc Busset
Genève

NOTES

[1] Maître d'œuvre de l'édition de Camus dans la Pléiade, R. Quilliot a également pris part à l'édition des *Carnets I* et *II*.

[2] R. Grenier a édité les *Œuvres complètes* de Camus au Club de l'Honnête Homme.

[3] P.-G. Castex, «La confession de Clamence dans *La Chute* d'Albert Camus», *L'Information littéraire*, sept.-oct. 1983, pp. 151-161.

[4] Voir aussi un passage de *L'envers et l'endroit* (II, p. 23).

[5] Camus fit la connaissance de Jean-Pierre Vivet après la Libération. C'est à Camus que Vivet dut d'être engagé au journal *Combat*.

[6] Cf. R. Rhodes, *The Making of the Atomic Bomb*, New York, Simon and Shuster, 1986, p. 777.

[7] S. de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 222.

[8] *Cahiers Albert Camus 1*, Paris, Gallimard, 1971, p. 172.

[9] *Revue des lettres modernes*, n°s 315-322 (1972), p. 160.

[10] *Correspondance Albert Camus - Jean Grenier*, Paris, Gallimard, 1981, p. 173.

[11] Cf. J. Grenier, *Albert Camus: souvenirs*, Paris, Gallimard, 1968, p. 112.

[12] La première représentation des *Possédés* date du 30 janvier 1959. Camus a longtemps travaillé à cette adaptation. L'antinomie entre l'amour et la justice est nettement exprimée dans une note de 1950: «L'amour est injustice, mais la justice ne suffit pas» (C2, p. 318; cf. p. 334: «Quand tu ne seras plus capable d'amour envers moi, tu seras capable de justice»). Tels sont les élé-

ments dont on dispose pour supputer la date à laquelle cette phrase a été rédigée: sans doute bien avant que la pièce ne soit créée.

[13] F. Zumbiehl, «Clamence ou la perversité de la culture», *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae, Tomus* 17 (3-4), 1975, p. 400.

[14] F. Zumbiehl, article cité, pp. 400-401.

[15] A. Adler, *Connaissance de l'homme*, traduit de l'allemand par Jacques Marty, Paris, Payot, «Petite Bibliothèque Payot», 1966, p. 167.

[16] A. Adler, *Menschenkenntnis*, 5. Auflage, Zürich, Rascher Verlag, 1947, p. 156.

[17] Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, traduction par Robert Genaille, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, t. I, p. 115. Cf. t. II, p. 9. Dans *Le Rose et le Vert*, Stendhal se fait l'écho de cette anecdote, mais il omet le nom de Socrate et confond Antisthène et Diogène le Cynique: «Les gens d'esprit de tous les pays vous diront ce que jadis un homme d'esprit d'Athènes disait à Diogène: 'Diogène, à travers les trous de ton manteau j'aperçois ta vanité!'» (*Romans et nouvelles*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1956, p. 1084). De même Barbey d'Aurevilly, dans *Ce qui ne meurt pas*: «Comédienne étrange, — ou, si elle ne l'était pas, vanité diogénique qui passait à travers les trous du manteau!» (*Œuvres romanesques complètes*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1972, p. 399).

[18] T. Tolstoï, *Journal*, traduit du russe par Banine, Paris, Plon, 1953, p. 151.

[19] Cité dans Curt Paul Janz, *Nietzsche: biographie*, traduit de l'allemand par Marc B. de Launay, Violette Queuniet, Pierre Rusch, Maral Ulubeyan et Michel Vallois, Paris, Gallimard, 1984-1985, t. III, p. 229. Daniel Halévy et Charles Andler se font l'écho de cette lettre, le premier dans *La Vie de Frédéric Nietzsche*, Paris, Calmann-Lévy, 1922, p. 332 et dans *Nietzsche*, Paris, Grasset, 1944, p. 419; le second dans *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, t. IV, Paris, Editions Bossard, 1928, p. 463. Voici comment Halévy relate la chose dans *La Vie de Frédéric Nietzsche* (dont la première édition remonte à 1909): «Paul Lanzky rejoignit Frédéric Nietzsche à Ruta. [...] Il [Nietzsche] entraînait Lanzky dans la montagne qui donne à tout instant des vues si grandioses sur les Alpes neigeuses et sur la mer. Tous deux se reposaient aux endroits les plus beaux; puis, recueillant quelques sarments d'automne, quelques bois morts, ils allumaient des feux dont Nietzsche saluait les flammes et la fumée montante avec des cris de joie.»

[20] F. Nietzsche, *Dithyrambes de Dionysos*. Œuvres philosophiques complètes, Paris, Gallimard, 1974, pp. 46-49.

[21] J. de Maistre, *Œuvres complètes*, t. 14, Lyon, 1886, p. 11.

[22] E. Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, Paris, 1946, p. 19.

[23] P.-G. Castex, article cité, p. 154.

[24] F. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, première dissertation, 10 (traduction Henri Albert).

[25] A. Salacrou, *Théâtre*, t. VI, Paris, Gallimard, 1954, p. 194, note 2. Cf. C3, p. 107.

[26] J. Grenier, *op. cit.*, p. 50.

[27] Stendhal, *De l'amour*, chapitre 41. De son côté, Balzac écrit dans *Ferragus*: «Les âmes féminines assez puissantes pour mettre l'infini dans l'amour constituent d'angéliques exceptions, et sont parmi les femmes ce que sont les beaux génies parmi les hommes. Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre» (*La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1976-1981, t. V, p. 803). En outre, *La Cousine Bette* contient cet axiome: pour éveiller chez un homme la passion qu'une Valérie Marneffe inspire au baron Hulot, la femme doit satisfaire deux appétits, l'un spirituel (l'amour), l'autre charnel (le plaisir). Une telle femme «est aussi rare, dans le sexe, que le grand général, le grand écrivain, le grand artiste, le grand inventeur, le sont dans une nation» (édition citée, t. VII, p. 310).

[28] G. Sénac de Meilhan, *Portraits et caractères de personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle*, Paris, 1813, pp. 149-150.

[29] La Rochefoucauld, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1964, p. 465 (maxime 473) et p. 540 (*Réflexions diverses*, 18). Selon Clamence, la «véritable amitié» existe, mais il est difficile de se conformer à ses exigences: elle est donc exceptionnelle. C'est ce qui ressort de l'histoire de cet homme «dont l'ami avait été emprisonné et qui couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'il aimait» (I, p. 1491). L'amitié ainsi entendue confine à la sainteté. L'homme qui se veut solidaire de son ami emprisonné (saisissons cette occasion de citer l'*Epître aux Hébreux*, 13, 3, d'après la *Bible de Jérusalem*: «Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez emprisonnés avec eux [...]») est à rapprocher de la figure que voici: «Un homme (un Français?), saint homme qui a vécu toute sa vie dans le péché (n'approchant pas la Table Sainte, n'épousant pas la femme avec qui il vivait) parce que ne pouvant souffrir l'idée qu'une seule âme fût damnée, il voulait être damné aussi.

'Il s'agissait de cet amour plus grand que tous: celui de l'homme qui donne son âme pour un ami'» (C2, p. 211).

[30] J. Boswell, *Life of Johnson*, Oxford University Press, 1983, p. 1309.

[31] J. Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, Paris, Gallimard, 1954, p. 407. Il s'agit d'une version abrégée: le traducteur, J.-P. Le Hoc, a pratiqué de nombreuses coupures dans le texte de Boswell.

[32] H. de Montherlant, *Aux fontaines du désir*, Paris, Grasset, 1927, p. 161. Ces lignes sont reprises dans le volume des *Essais* de Montherlant, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1963, p. 293.

[33] J. Starobinski conclut de l'examen d'une page de Diderot, tirée du conte de *L'Oiseau blanc*, à l'équivalence du plaisir et de la vérité. Selon lui, cette équivalence est ambiguë: «Elle confère de la gravité au plaisir, mais, aussi bien, elle jette ironiquement un soupçon de futilité sur la poursuite de la vérité. La philosophie sensualiste remonte ainsi à ses sources» («Du pied de la favorite au genou de Jacques», in: *Colloque international Diderot*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 363).

[34] M. Sachs, *Derrière cinq barreaux*, Paris, Gallimard, 1952, p. 44.

[35] H. de Montherlant, *Première Olympique: Le Paradis à l'ombre des épées*, Paris, Grasset, 1924, p. 14. Ces lignes font défaut dans le volume des *Romans et œuvres de fiction non théâtrales* de Montherlant, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1959, qui contient le texte *ne varietur* des *Olympiques*.

[36] H. de Montherlant, *Service inutile*, Paris, Grasset, 1935, pp. 242-243. Ces lignes sont reprises dans l'édition citée des *Essais* de Montherlant, p. 711.

[37] Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, traduit de l'américain par Marianne Véron, Paris, Editions du Seuil, 1978, p. 539.

[38] D. Arban, *Dostoïevski «le coupable»*, Paris, René Julliard, 1953, pp. 54-55. Ce livre contient une formule qui présente, pour qui étudie *La Chute*, où les références à *L'Enfer* de Dante sont multiples, un intérêt particulier: «Il [Dostoïevski] a accompli tant de fois cette 'descente aux enfers de la connaissance de soi' dont parle Nietzsche [...]» (p. 146). Cette formule est répétée p. 185 (cf. également p. 88: «[...] au plus noir des degrés qu'en lui-même il descend [...]»; p. 130: «Descendus les derniers degrés de soi-même, il découvre le secret de tous»). Elle figure déjà dans l'introduction de D. Arban à la *Correspondance de Dostoïevski*, t. I, Paris, Calmann-Lévy, 1949, p. XXVIII. Cette formule fait sans doute allusion à la fable du Don Juan de la connaissance (*Aurore*, aphorisme 327), mais en l'infléchissant: ce n'est pas de connaissance de soi, mais de connaissance *(Erkenntnis)* qu'il est question dans ce texte. En voici le début: «[...] aucun philosophe, aucun poète ne l'a encore découvert. Il lui manque l'amour des choses qu'il découvre, mais il a de l'esprit et de la volupté et il jouit des chasses et des intrigues de la connaissance — qu'il poursuit jusqu'aux étoiles les plus hautes et les plus lointaines! — jusqu'à ce qu'enfin il ne lui reste plus rien à chasser, si ce n'est ce qu'il y a d'absolument *douloureux* dans la connaissance, comme l'ivrogne qui finit par boire de l'absinthe et de l'eau-forte. C'est pourquoi il finit par désirer l'enfer, — c'est la dernière connaissance qui le *séduit*» (traduction Henri Albert). Cet aphorisme de Nietzsche était bien connu de Camus, qui s'y réfère à deux reprises dans *Le Mythe de Sisyphe* (II, p. 116 et p. 169) et qui, quelque temps après la parution de *La Chute*, le copie dans ses *Carnets* (C3, pp. 198-199).

[39] M. Stirner, *L'Unique et sa propriété*, traduction de Robert L. Reclaire, Paris, P.-V. Stock, 1900, p. 220.

[40] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, première partie, «La vieille et la jeune femme» (traduction Henri Albert).

[41] V. Hugo, *Les Misérables*, deuxième partie, livre VII, chapitre 2, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1983, pp. 528-529.

[42] Molière, *Dom Juan*, acte III, scène 1.

[43] Mérimée, *Théâtre de Clara Gazul. Romans et nouvelles*, édition établie, présentée et annotée par Jean Mallion et Pierre Salomon, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1978, pp. 719-720.

[44] Mérimée, édition citée, p. 1436.

[45] Cf. Saint-Paulien, «Don Miguel Manara ou le faux don Juan», *La Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1966, p. 237.

[46] W. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, traduit de l'anglais par J.-B. A. Suard, Paris, Didier, 1843, t. II, p. 464. Suzanne Simonin, personnage central de *La Religieuse*, se remémore une scène semblable, mais à la différence de Charles-Quint, qui prend l'initiative de faire célébrer ses funérailles, il s'agit pour Suzanne d'une mortification que lui impose la supérieure du couvent: «A la fin de l'office, on me fit coucher dans une bière au milieu du chœur; on plaça des chandeliers à mes côtés, avec un bénitier; on me couvrit d'un suaire, et l'on récita l'office des morts, après lequel chaque religieuse, en sortant, me jeta de l'eau bénite, en disant: *Requiescat in pace*» (Diderot, *Œuvres*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1969, p. 291). L'une des *Chroniques italiennes*, *San Francesco a Ripa*, conte la vengeance que tire une princesse romaine de son amant, un jeune Français du nom de Sénecé, qui mourra percé de balles. Auparavant, pour échapper à des hommes qui le suivent, Sénecé se réfugie dans une église. Cette église est illuminée par un millier de cierges au moins, on y chante l'office des morts, une inscription latine permet à Sénecé de lire le nom du défunt: c'est le sien! «Je suis le premier homme, pensa Sénecé, qui ait eu l'honneur d'assister à ses propres obsèques... Je ne vois que l'empereur Charles-Quint qui se soit donné ce plaisir...» (Stendhal, *Romans et nouvelles*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1956, p. 746).

[47] Cf. Mignet [François Auguste Marie Alexis], *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, Paris, Paulin, Lheureux et Cie, 1854, pp. 410-411.

[48] Herbert R. Lottman, *op. cit.*, p. 632.

[49] Cf. E. Dabit, *Journal intime*, Paris, Gallimard, 1939, p. 228.

[50] A. Gide, *Dostoïevsky*, quatrième conférence, Paris, H. Jonquières et Cie, 1928, p. 148.

[51] On y voit Juliette de Tillières partagée entre une ancienne liaison, Henry de Poyanne, à qui elle reste très attachée, et son nouvel amour pour Raymond Casal.

[52] *Journal de la comtesse Léon Tolstoï*, 27 juillet 1891, traduit du russe par H. Pernot, Paris, Plon, 1930-1931, t. II, p. 88.

[53] Dans sa préface, Camus loue tout particulièrement l'épisode de «la mort simulée du père Thibault. C'est en effet une grande idée de romancier que de répercuter dans la mort de ce personnage la comédie qui, dans un sens, avait été celle de toute sa vie. Celui qui n'avait pu s'empêcher d'être un chrétien de parade ne peut se priver non plus, dans l'oisiveté et la dépression d'une maladie qu'il ne sait pas mortelle, de jouer la comédie des derniers instants» (II, p. 1138). La phrase suivante de Clamence a par conséquent valeur d'allusion: «Les agonisants me paraissaient parfois pénétrés de leurs rôles» (I, p. 1520).

[54] R. Martin du Gard, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1955, t. I, pp. XCII-XCIII.

[55] R. Martin du Gard, édition citée, t. I, p. 1170. Cette dédicace est répétée p. 1193.

[56] Pascal, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1987, p. 544.

[57] Contracter des amours simultanées, s'accuser ensuite d'avoir fait souffrir les autres: ces traits sont communs à Clamence et au narrateur de *Cécile*, petit roman autobiographique de Benjamin Constant. Le narrateur de ce roman noue des relations à la fois avec Cécile et avec Madame de Malbée, ce qui donne lieu à ce retour sur soi-même: «Ballotté par un orage de pensées contraires, je repassai dans ma mémoire la longue suite d'inconséquences dont je m'étais rendu coupable; je me reprochai le malheur de deux femmes qui, chacune à sa manière, m'aimaient sincèrement [...]» (B. Constant, *Œuvres*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1957, p. 217).

[58] A ces références à quelques chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise ou flamande, on peut joindre la remarque suivante: Clamence se définit notamment par son impuissance à partager les intérêts des autres hommes, à compatir à leurs souffrances (I, p. 1520). L'indifférence, thème qui revêt chez Camus une importance notoire, est ici indifférence au malheur des autres. Or, Camus évoque à trois reprises, d'abord dans *Noces* (II, p. 80), puis dans les *Carnets* (C2, p. 285; C3, p. 179), *La Flagellation* de Piero della Francesca, œuvre remarquable par l'impassibilité de ses personnages. Le détachement qu'ils affichent a fait impression sur Camus, comme on peut en juger par ces lignes: «Pendant des millénaires, le monde a été semblable à ces peintures italiennes de la Renaissance où, sur les dalles froides, des hommes sont torturés tandis que d'autres regardent ailleurs dans la distraction la plus parfaite. [...] Ce qui caractérisait l'histoire, c'était la quantité de gens qui ne s'intéressaient pas au malheur des autres. [...] Aujourd'hui, tout le monde fait mine de s'intéresser. Dans les salles du palais, les témoins se retournent soudain vers le flagellé» (C2, p. 285).

[59] P.-G. Castex, article cité, p. 161.

[60] *Formes et Couleurs*, 1946, n° 1 (pages non numérotées).

[61] P. Claudel, *Accompagnements*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 250-254. Dans le volume des *Œuvres en prose* de Claudel, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1965, le texte sur *L'Agneau mystique* figure, non dans *Accompagnements*, mais dans la section *Quelques exégèses* de *L'œil écoute* (pp. 244-247).

[62] En fait, la copie qui a remplacé le panneau volé est l'œuvre de J. van der Veken. Cf. Elisabeth Dhanens, *Hubert et Jan van Eyck*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 374.